

L'ABBÉ PEROSI

ET

La jeune musique italienne

On a fêté hier comme il convenait, on a applaudi, au Cirque d'été, ce jeune prêtre italien qui, très crânement, le bâton de mesure à la main, est venu demander aux Parisiens d'ajouter leurs suffrages à ceux de ses compatriotes. Je m'en réjouis et suis heureux de dire que sa *Résurrection du Christ*, œuvre inégale mais curieuse, a été chaleureusement accueillie.

J'ai d'autant plus de plaisir à le constater que, ces temps derniers, je l'avoue, je n'étais pas sans quelque défiance. J'avais entendu parler, comme tout le monde, du foudroyant triomphe de l'abbé Perosi; je savais qu'en seize mois quatre grands oratorios étaient tombés de la plume du nouveau *maestro*; je n'ignorais aucune des marques d'enthousiasme prodiguées par les foules milanaïses, romaines, vénitienes ou autres à l'auteur de ces oratorios, musicien de vingt-cinq ans, nommé grâce à un prodigieux coup de fortune, directeur de la chapelle Sixtine, et j'avais lu, dans les journaux de la Péninsule, des articles dont le ton dithyrambique dépassait tout ce qu'il est possible d'imaginer. Naturellement je m'étais procuré les partitions les plus vantées : *la Passion, la Transfiguration du Christ, la Résurrection de Lazare*, des messes et des psaumes, et je n'y avais point trouvé les qualités créatrices que j'attendais. Sans doute la musique purement d'église me frappa-t-elle par son caractère liturgique, sa noble austérité, sa nécessaire impersonnalité, le compositeur y affirmant des tendances réformatrices du chant religieux, tendances basées sur l'absolu respect des traditions grégoriennes, et il me plut d'y reconnaître l'influence directe de Palestrina. Mais les oratorios, qui, en Italie, éclipsent complètement les motets et les messes, me causèrent une déception. Il me sembla que Bach, Hændel, Carissimi, Gounod même, y régnaient de façon un peu trop despotique et, bien qu'appréciant l'excellente écriture vocale et instrumentale de certaines pages très adroitement contrepoinées, je gardai une inquiétude et réservai mon jugement.

Sur ces entrefaites, don Lorenzo Perosi vint à Paris et le *Pigaro* eut le vif plaisir de le recevoir. Tout de suite, je fus séduit. Au lieu de l'abbé de Cour, du mondain, de « l'amateur » que je craignais, je vis un petit homme simple et doux, dont les allures, conservant quelque chose de provincial, de campagnard — au beau sens du mot, — me charmèrent et m'étonnèrent. Deux yeux, tantôt calmes tantôt remuants (remuants dès qu'il est question de musique, calmes dès que la conversation s'écarte du sujet préféré), mobilisaient un visage assez banal, mais intéressant par son expression changeante. Je compris vite que le jeune prêtre était bien moins préoccupé de la réforme du chant religieux que de la restauration de l'oratorio. A la manière dont il me parla du théâtre, je fus d'abord convaincu, en dépit des racontars, que l'idée de jeter sa soutane aux orties pour écrire des opéras ne lui vint jamais, et je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais affaire à un combatif de trempe supérieure. Que lui importent les drames multiples de notre existence quotidienne, les passions, magnifiques ou hideuses, qui, chaque jour, ennoblissent ou avilissent nos pauvres âmes, mettent en nous, soir et matin, le bonheur et le malheur? Il ne connaît, lui, qu'un unique drame où se heurtent toutes les passions : la Vie du Christ; il affirme que ce drame résume tous les drames passés, présents et futurs, qu'il est le drame éternel de tous les êtres, de tous les peuples, le vrai drame de l'humanité, et, par la langue universelle des sons, il prétend l'imposer au monde entier. Mais alors, c'est la guerre déclarée par l'église à la scène! Comment le savoir positivement? La douceur tranquille du petit homme ne se dément pas et ses yeux s'agitent sans que son geste soit agressif. Peut-être — et c'est ce qui donnerait alors beaucoup d'importance aux œuvres de l'abbé Perosi — la lutte est-elle engagée ainsi. D'ailleurs ne m'a-t-on pas dit que de « bons confrères » laïques avaient déjà, plus d'une fois, non point sifflé eux-mêmes, mais fait siffler le jeune prêtre? Si c'était exact — pensez-vous que pareille noirceur soit très exceptionnelle? — ce serait nettement significatif.

Donc, il est à croire que la « nouvelle école » italienne va se diviser en deux camps : l'un commandé par MM. Mascagni, Puccini, Leoncavallo, etc., à la tête d'une nombreuse armée, l'autre occupé par le seul don Lorenzo, qui, de cette façon aurait affaire à forte partie, car, si fécond qu'il soit, ses rivaux ne manquent point d'activité et d'entregent. Nous ne connaissons d'eux, ici, que *Cavalleria rusticana* et *la Bohème*. Le premier de ces opéras nous fut apporté revêtu d'un blindage d'admiration générale dont ses parrains se croyaient sûrs, et que l'on réduisit en miettes. Le second réussit très justement. Mais, là-bas, la production lyrique est incessante. Certaines personnes, chez nous, affectent de n'accorder aucune espèce d'attention à l'extraordinaire bousculade théâtrale où, depuis quelques années, se ruent furieusement les compositeurs transalpins. Ils ont tort. Peut-être un art se réveille-t-il sous le grand souffle de vérité musicale qui passe à cette heure, balayant ce que le mensonge avait semé sur la terre heureuse de mélodie, d'harmonie et de

beauté. La, après tant de nobles œuvres sincères, expressives et libres, des ouvrages de fausseté, de formules et de convention apparurent qui, par tout ce qu'ils avaient de trompeur et de vain, séduisirent la foule. Les voilà morts, et ce sera le grand honneur de Verdi d'avoir pu, à la fin de sa carrière, par une glorieuse et magnifique évolution de pensée, leur porter le dernier coup.

La leçon du vieux maître est-elle entendue? Nous n'en devons pas douter. Sera-t-elle comprise et donnera-t-elle ses fruits? Je veux encore l'espérer. Les jeunes compositeurs italiens sentent bien que le morceau à roulades, la cavatine avec point d'orgue, les couplets et autres tranquilles amusettes sont devenus hors d'usage. Pour réagir contre l'immobilité de l'opéra d'hier, ils se précipitent dans la vie avec une ardeur que j'aime, mais qu'il faudrait régler. Les développements sommaires de leurs pièces, la facilité d'improvisation dont ils témoignent, l'empressement qu'ils apportent à entasser partitions sur partitions constituent le plus grave des dangers. Toute production de l'esprit, d'où qu'elle vienne, où qu'elle aille, négligeant l'étude des caractères, insuffisamment réfléchie, hâtivement faite en vue du succès, est condamnée d'avance à disparaître tôt ou tard. Ne semble-t-il pas que, déjà, brille d'un moins vif éclat l'étoile de M. Mascagni? D'autres se lèvent, étincelantes, et je souhaite qu'elles illuminent longtemps notre ciel. L'effort tenté en ce moment au pays de musique et de poésie est, il me semble, trop considérable pour rester stérile, et voilà pourquoi il ne m'inspire que sympathie. A parler franc, il n'a engendré jusqu'à présent, dans le domaine du drame chanté, aucune œuvre vraiment originale, vraiment puissante, vraiment novatrice.

Cette œuvre future, don Lorenzo Perosi la destine-t-il au domaine de l'oratorio? *La Résurrection du Christ*, que je viens d'entendre, et dont je ne connaissais pas une note, m'autorise à en garder l'espérance, sans me permettre de l'affirmer. C'est le quatrième ouvrage du cycle de douze, projeté par l'auteur, et déjà se manifeste un progrès très frappant. L'audition, comme la conversation, me réservait une heureuse surprise. Moins en prêtre officiant qu'en séminariste encore rieur, l'abbé, avec une vivacité d'enfant, monte au pupitre. Il ne conduit pas en chef d'orchestre, mais plutôt en homme qui trouble profondément « l'action » engagée. Cette action, on sent qu'il la veut partout, qu'il la veut vivante, émouvante : dans l'austère et simple déclamation instrumentale de l'agonie, dans les chœurs des soldats, des Saintes Femmes au pied de la croix, dans le douloureux duo gémissant des deux Marie au sépulcre. Elle n'est pas sans languir, cependant, en la première partie, trop vide, où la personnalité du musicien demeure incertaine, où l'inspiration reste intermittente. Mais le long épisode de la résurrection, celui du triomphe contiennent de nombreuses beautés. Avec une extraordinaire largeur, les voix d'en haut clament l'*Alleluia* grégorien; Marie-Magdeleine pleure et cherche celui qu'elle aime. Et les deux anges, en leur chant puéril, l'interrogent : « Femme, pourquoi pleures-tu? » Et, près d'eux, Jésus doucement lui parle : « Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu? » Ah! le cri qu'elle pousse alors, le cri de joie, de passion et d'enthousiasme, savez-vous bien, monsieur l'abbé, que c'est un des plus magnifiques, des plus admirables cris de théâtre que l'on ait jamais notés? Son audace seule marque l'individualité de celui en qui il a vibré et je comprends qu'il se soit répercuté au fond de toutes les âmes. On le voit : la religion de don Lorenzo Perosi est une religion de tendresse, de pitié, de bonté et d'humanité; nul artiste, digne de ce nom, qui, dans la grande église de la nature, ne la pratique fidèlement. C'est, en somme, la religion de la vie, de la vie telle que le Créateur nous l'a faite, et, à y réfléchir, l'abîme qui sépare le jeune prêtre des compositeurs dramatiques n'est pas infranchissable. D'autres discuteront métier, polyphonie, orchestration, musique. Moi, je me borne à féliciter celui qui, au moment où la bravoure et la franchise deviennent si rares, a eu le courage assez singulier et très beau de laisser chanter librement son cœur, de s'exprimer sans haine et sans méchanceté, de prononcer un mot d'amour. Qu'il en soit sincèrement remercié.

Alfred Bruneau.

AU JOUR LE JOUR

M. Guillaume à la Villa Médicis

C'était par un clair matin de septembre dernier, à Rome, sur les hauteurs du Pincio. Accoudé à la terrasse de l'Académie de France, devant l'un des plus prestigieux panoramas qui soient au monde, j'écoutais une éloquente voix me dire les beautés de la Ville éternelle :

« Regardez ce nuage qui flotte dans l'air lumineux. N'a-t-il pas dans sa marche aérienne une majesté particulière? Voyez cet oiseau qui passe; son coup d'aile n'a rien qui rappelle le vol des autres oiseaux. Et quand le tonnerre gronde, les jours d'orage, ses sonorités ont une ampleur impressionnante que ne connaissent pas d'autres cieux. »

Ainsi me parlait, avec un religieux enthousiasme, le beau vieillard que l'Académie française recevra solennellement aujourd'hui.

C'est que pour M. Eugène Guillaume, directeur de la Villa Médicis, Rome a des beautés secrètes que le profane ne soupçonne pas. Son œil et son imagination y découvrent des choses qu'a rêvées son âme d'artiste; et j'étais ravi d'entendre cet hymne qui donnait aux oiseaux,